

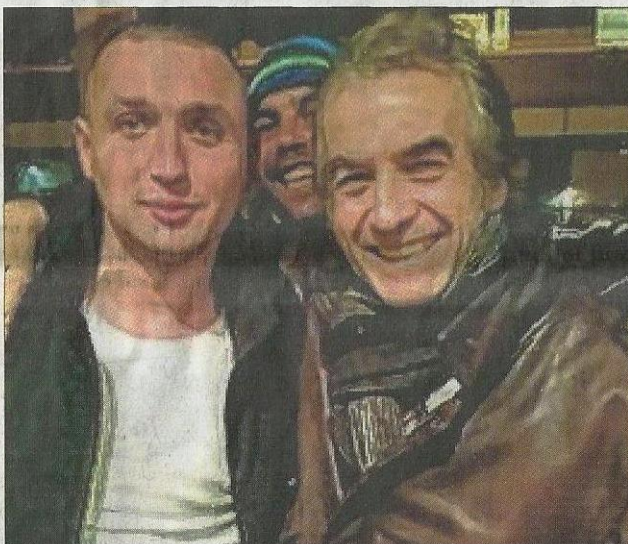
## CHAMBÉRY | Avec Anton, Ali, Bechir, Nadine, Will et les autres Un soir avec les bénévoles d' "une soupe pour un sourire"

Les bénévoles de la compagnie Cyranophile et de l'Alerte-Gentianes ont ouvert une distribution de soupe gratuite dans un restaurant solidaire éphémère au 11 rue commandant Perceval à Chambéry, et ce jusqu'au 27 décembre. Anton, Ali, Bechir, Nadine, Will et les autres... sont là tous les soirs.

Ils font partie du paysage urbain, rien n'engage à les voir. Ils sont là, dans un monde parallèle aux citoyens lambda que Noël va regrouper en multitude de petits groupes festifs autour d'un foie gras et d'une bûche. La ville se vide autour d'eux. Comme un phare éphémère, l'opération "une soupe pour un sourire" allume ses feux dans les rues sombres.

Curieuses, ces lumières et cette chaleur qui se tournent du mauvais côté. Ces gens souriants, en bonnets rouges, qui s'activent comme pour la première d'un concert rock. Les portes s'ouvrent, en même temps que leurs cœurs. Le prix du billet : un sourire. Petit à petit les ombres de la rue s'approchent. Le contact s'établit. La vie s'organise et une proximité s'installe.

Anton, le russe, ancien légionnaire du haut de sa trentaine, confie : « J'aime la France pour cet accueil, cette ouverture et ce regard intelli-



Anton, le russe, avec Gilbert "j'aime la France pour cet accueil, cette ouverture et ce regard intelligent sur l'être humain"

gent sur l'être humain, c'est votre culture. » Nadine, d'un air empreint d'une gravité qui se veut persuasive, se plante en face des bénévoles : « Il faut que vous fassiez tout l'hiver, que ça continue toute l'année, c'est génial, trop bon, faut demander à la mairie. »

Béchir, tout sourire aux lèvres : « Je suis algérien et je suis fier d'être français ! », un paradoxe syntaxique sur lequel il est bon de méditer. Pour Will, le solitaire, capuche sur la tête comme réfugié dans sa grotte la vie est fragile mais inévitable. Dans sa

grande précarité, il analyse l'humain avec justesse et bienveillance. Son passé est derrière lui, il n'en parle pas. Il vit ces instants de répit comme un cadeau.

Comme une pause qui fait du bien, qui lui fait oublier "la rue". Autour d'une dernière soupe dans l'intimité de la cuisine du resto, il offre un regard que Doisneau aurait certainement voulu immortaliser et lance aux bénévoles : « Je pense à lundi... vous allez me manquer ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. »

Dominique USSEGLIO